

MAJA PAWŁOWSKA

Université de Wrocław

MLLE DE SCUDÉRY:
PORTRAIT DE SAPHO OU INCLUSION
PAR L'EXCLUSION

Fille de Georges de Scudéry, capitaine des ports, et de Madeleine de Martel de Goutimesnil, Madeleine de Scudéry est née au Havre en 1607. Valentin Conrart, une connaissance de Mlle de Scudéry, en brossant le portrait de la jeune femme dans ses *Mémoires*, mentionne que, tôt devenue orpheline de père et de mère, elle a été élevée, avec un frère de six ans son aîné, par un oncle «à la campagne»¹. En ami bienveillant, il passe sous silence quelques détails gênants: le père de Madeleine, avant sa mort, a été convaincu de piraterie et même incarcéré. Ainsi, il a laissé à Georges et Madeleine un nom compromis, en plus de nombreuses dettes². Malgré ce lourd héritage, condamnant en principe les Scudéry à l'exclusion sociale et économique, ils sont parvenus non seulement à se soustraire à l'opprobre, mais également à s'illustrer dans la société parisienne en tant qu'honnêtes gens et auteurs de renommée.

Cette réussite est particulièrement frappante pour Madeleine qui, de surcroît, devait, pour être reconnue en tant qu'écrivaine, surmonter tous les obstacles liés à son appartenance au sexe féminin. Les présupposés de l'époque conditionnaient le fonctionnement des femmes dans la société, en indiquant strictement la place et l'extension de leur activité intellectuelle. La sphère publique leur était fermée, elles étaient cloisonnées à l'espace privé des salons³. L'importance du paraître dans la vie des femmes était renforcée par les exigences esthétiques, qui souvent déterminaient leur position. Dans le cas de Madeleine de Scudéry, son physique

¹ Valentin Conrart, qui connaissait personnellement Mlle de Scudéry, a donné ces détails biographiques dans ses mémoires. «Mémoires de Valentin Conrart», [dans:] M. Guizot, *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France*, t. XLVIII, Foucault, Paris 1825, p. 254.

² Cf. N. Grande, «Stratégie d'écriture: la carrière de Madeleine de Scudéry», [dans:] M. Guizot, *Recherches des jeunes dix-septiémistes, Actes du V^e colloque du Centre International de Rencontres sur le XVII^e siècle*, Günter Narr Verlag, Tübingen 2000, p. 190.

³ Cf. C. Aubard, *Lire les Femmes de Lettres*, Dunod, Paris 1993, p. 40.

ingrat l'excluait du nombre des dames admirées pour leurs qualités féminines. Elle ne pouvait être comptée parmi les beautés à cause de son teint noirâtre, considéré à l'époque comme répugnant.

Dans la première moitié du XVII^e siècle, l'accès des femmes à la littérature était aussi compromis par les lacunes de leur instruction. Écartées des études classiques systématiques, elles étaient supposées s'instruire naturellement, se former dans les salons par des procédés tels que la conversation, la lecture des œuvres attrayantes ou le dialogue épistolaire⁴. Toute instruction féminine dépassant la formation de base donnée dans les couvents était considérée comme soignée. Cette éducation écartait les femmes ayant des aspirations littéraires de toute participation pleinement égalitaire à la vie intellectuelle.

On voit par ce qui précède que les facteurs empêchant une intégration satisfaisante de Mlle de Scudéry aux cercles intellectuels et mondains parisiens ont été multiples. Une femme sans beauté, provinciale, portant un nom déshonoré, gênée financièrement, était vouée à une existence insignifiante.

Madeleine de Scudéry a pourtant su surmonter toutes ces adversités. Vers 1635, elle est arrivée à Paris et a débuté sa carrière avec le soutien de son frère Georges. Consciente des contraintes sociales du métier d'écrivain et des règles de la bienséance, dictant le comportement des représentantes de son sexe, elle ne s'est pas hasardée à entamer un parcours littéraire indépendant. Georges de Scudéry a signé des œuvres qui étaient, en partie ou en entier, de la plume de Madeleine. Grâce à ce procédé, elle a été reconnue comme écrivaine par les milieux mondains avisés du stratagème, sans toutefois prétendre en être une. Ce jeu de masques transparent a permis à la jeune femme d'acquérir la réputation de femme de lettres sans perdre sa réputation d'honnête femme et sans être persiflée comme femme savante. Sa discrétion lui a valu aussi d'être reçue à l'hôtel de Rambouillet, au salon des précieuses, où régnait le principe de la «négligence». Cette règle imposait aux femmes auteurs une modestie absolue quant à la pérennité de leurs textes, leur recommandant de désavouer leurs ambitions littéraires et ne pas signer leurs ouvrages.

Entre 1649 et 1653, paraît en dix tomes l'un des romans les plus admirés du siècle, *Artamène ou le Grand Cyrus*, signé par Georges, mais écrit par Madeleine. Cette longue fresque héroïco-galante révèle, dans un décor antique, l'histoire des relations du Grand Condé et d'Anne-Geneviève de Longueville. *Le Grand Cyrus* a été lu pendant la Fronde comme un commentaire des troubles. C'est aussi un roman à clé, offrant au public un certain nombre de portraits de leurs contemporains, voilés par les noms d'emprunt et la transposition de l'action dans un temps éloigné.

Dans les milieux mondains, Mlle de Scudéry portait le surnom d'illustre Sapho. L'origine de ce surnom se trouve précisément dans le *Grand Cyrus*. L'his-

⁴ Cf. R. Duchêne, «L'école des femmes au XVII^e siècle», [dans:] [Collectif], *Mélanges historiques et littéraires sur le XVII^e siècle offerts à Georges Montgrédien*, Société d'étude du XVII^e siècle, Paris 1974, p. 87.

toire de Sapho, présentée dans la dixième partie du second livre du roman, est en effet un autoportrait de l'écrivaine. Il est évocateur à plus d'un titre puisque, à travers ce portrait, il est possible de cerner les stratégies de Madeleine de Scudéry visant à minimiser les désavantages de sa condition et à établir sa renommée de femme de lettre exceptionnelle.

En examinant le portrait de Sapho dans le *Grand Cyrus* et en considérant que c'est en fait une auto-présentation de Madeleine de Scudéry, on est avant tout frappé par sa suffisance. Cette suffisance donne parfois l'impression d'une arrogance démesurée, par exemple quand l'écrivaine énumère les talents de Sapho:

elle a un esprit d'accommodement admirable: et elle parle si également bien des choses serieuses, et des choses galantes, et enjouées, qu'on ne peut comprendre qu'une mesme Personne puisse avoir des talents si opposez. Mais ce qu'il y a encore de plus digne de loüange en Sapho, c'est qu'il n'y a pas au monde une meilleure Personne qu'elle, ny plus genereuse, ny moins interessée⁵.

Il semble préférable de lire le portrait de Sapho sans idées préconçues, sans taxer Madeleine de Scudéry de mégalomanie, et d'essayer de scruter le texte comme un intéressant témoignage de l'auto-valorisation d'une personne désirant une acceptation sociale.

Tout au début du récit, Madeleine récuse l'idée d'une infériorité sociale possible:

cette merveilleuse Personne, il faut que je vous die quelque chose de sa condition: elle est donc Fille d'un homme de qualité apellé Scamandrogine, qui estoit d'un Sang si noble qu'il n'y avoit point de Famille à Mytilene où l'on püst voir une plus longue suite d'Ayeuls, ny une Genealogie plus illustre, ny moins douteuse⁶.

Ainsi, en profitant de la possibilité d'affabulation inhérente à la fiction, elle se donne des origines des plus honorables. De surcroît, les affirmations portant sur la respectabilité de la famille de Sapho étant très vagues, elles étaient difficilement contestables pour des opposants éventuels.

Les protestations concernant l'irréprochabilité de sa condition sont suivies par des explications concernant ses ressources financières. Contrairement à sa généalogie, qui pouvait ne pas être connue de toutes les relations de l'écrivaine, sa situation précaire était manifeste et elle ne pouvait prétendre le contraire. Mlle de Scudéry la présente alors comme une conséquence de circonstances à la fois injustes et impossibles à réparer, pour des raisons objectives:

Scamandrogine en mourant avoit partagé son Bien fort inegalement: et en avoit beaucoup plus laissé à son Fils qu'à sa Fille, quoy qu'à dire la verité il ne le meritast pas, et qu'elle fust digne de porter une Couronne. En effet Madame, je ne pense pas que toute la Grece ait jamais eu une Personne qu'on puisse comparer à Sapho⁷.

⁵ M. de Scudéry, G. de Scudéry, *Artamène ou le Grand Cyrus*, Augustin Courbé, Paris 1656, p. 6908, www.artamene.org [accès: le 19 septembre 2010].

⁶ *Ibidem*, p. 6903.

⁷ *Ibidem*, p. 6904.

Elle crée donc l'illusion que c'est par la dernière volonté de son père que Sapho a été privée de biens, et non parce que sa famille n'en possédait aucun. L'écrivaine suggère ainsi que son train de vie modeste résulte du partage inégal des biens dans sa famille et non de leur manque. En conséquence, elle fait savoir en sous-entendu que son exclusion du monde des privilégiés n'est pas fondée et qu'elle lui appartient par sa naissance dans une famille noble et aisée.

L'étape suivante de l'autoportrait concerne l'aspect physique de Mlle de Scudéry. La situation était délicate. Tous les témoignages de ceux qui ont connu l'écrivaine s'accordent à reconnaître qu'elle ne pouvait être comptée parmi les beautés. Son physique ingrat a même été cruellement persiflé par Boileau⁸. Son teint noirâtre, à l'époque considéré comme répugnant, lui ôtait tout espoir de plaire. De plus, au moment de la parution du *Grand Cyrus*, elle avait déjà passé la quarantaine, âge l'excluant du «marché matrimonial». La stratégie principale adoptée par Mlle de Scudéry consiste donc à mettre en doute le bien fondé des règles sociales et des critères esthétiques. Elle bafoue toutes les traditions en proclamant ne pas être intéressée par l'institution du mariage. Elle explique son aversion pour le mariage en arguant qu'il limite la liberté personnelle d'une femme et la soumet à un pouvoir marital arbitraire et potentiellement tyrannique:

vous ne regardiez pas le Mariage comme un bien: il est vray, repliqua Sapho, que je le regarde comme un long esclavage: vous regardez donc tous les hommes comme des Tirans? reprit Tisandre: je les regarde du moins comme le pouvant devenir⁹.

Ensuite la romancière conteste la beauté comme valeur féminine:

par une bizarrerie injurieuse à nostre Sexe; dès qu'une Femme n'est point belle, ils [les hommes] ne la peuvent endurer; ils la fuyent comme si elle avoit la peste; et on diroit que les Femmes ne sont au monde (...) que pour divertir les yeux seulement¹⁰.

Cette attitude défiante envers les valeurs et normes de la société de son temps n'est point permanente. Le portrait de Sapho donne aussi l'image opposée où elle est peinte comme une personne répondant parfaitement aux normes de la féminité. Ainsi Mlle de Scudéry se décrit comme une femme attrayante par excellence:

Sapho (...) la plus merveilleuse, et de la plus charmante Personne de toute la Grece; il ne faut pourtant pas vous imaginer que sa beauté soit une de ces grandes beautez, elle est pourtant capable d'inspirer de plus grandes passions, que les plus grandes beautez de la Terre¹¹.

Même son teint cesse d'être une tare, puisque, quoique foncé, il est sans impuretés:

Pour le teint, elle ne l'a pas de la dernière blancheur: il a toutesfois un si bel éclat, qu'on peut dire qu'elle l'a beau¹².

⁸ Cf. V. Cousin, *La Société française au XVII^e siècle*, Didier, Paris 1858, p. 133.

⁹ M. de Scudéry, G. de Scudéry, *op. cit.*, p. 6917.

¹⁰ *Ibidem*, p. 6957.

¹¹ *Ibidem*, pp. 6904–6905.

¹² *Ibidem*, p. 6905.

Indiscutablement, Mlle de Scudéry maquillait la vérité et la description de son aspect physique et de sa féminité relèvent plutôt du domaine du souhait que de l'objectivité¹³. Sa créativité la pousse même à affirmer que les charmes de Sapho surpassent de loin ceux des dames de son entourage:

peu d'hommes voyoient Sapho, sans avoir de l'amour pour elle: ou sans avoir du moins une amitié si tendre, qu'elle ne pouvoit estre mise au rang de celle qu'on avoit pour ses autres Amies¹⁴.

Les attraits physiques de Sapho sont constamment mentionnés dans le texte, comme si par cette répétition la romancière espérait modifier l'image négative de sa féminité répandue dans la société précieuse.

La description détaillée des traits physiques appartenait à une topique incontournable des portraits littéraires. Mlle de Scudéry ne pouvait pas se soustraire à ce parcours obligé. Elle choisit néanmoins d'être concise en présentant l'aspect extérieur de Sapho et de mettre en relief ce qui provoquait l'admiration de son entourage, à savoir ses qualités intellectuelles exceptionnelles.

Selon une opinion répandue parmi les admirateurs de l'écrivaine, elle possédait une vivacité d'esprit hors du commun, due en partie à une éducation très soignée qu'elle avait reçu dans sa jeunesse, et en partie à ses capacités innées.

Valentin Conrart s'enthousiasme en décrivant la manière dont on a cultivé les talents de la jeune Mlle de Scudéry et laissé s'épanouir sa curiosité. Selon ses propos, l'oncle de Madeleine:

lui fait apprendre les exercices convenables à une fille de son âge et de sa condition, l'écriture, l'orthographe, la danse, à dessiner, à peindre, à travailler en toutes sortes d'ouvrages. Mais outre les choses qu'on lui enseignoit, (...) elle apprit d'elle-même les choses qui dépendent de l'agriculture, du jardinage, du ménage de la campagne, de la cuisine; les causes et les effets des maladies, la composition d'une infinité de remèdes, de parfums (...). Entendant souvent parler des langues italienne et espagnole, et de plusieurs livres écrits en l'une et en l'autre qui étoient dans le cabinet de son oncle et dont il faisoit grande estime, elle désira de les savoir, et en peu de temps elle y réussit admirablement, tant pour l'intelligence que pour la prononciation (...)¹⁵.

Aux yeux de Conrart, c'était une éducation dépassant de loin la formation habituelle des jeunes demoiselles. En fait, il fallait le regard d'un ami bienveillant pour s'émerveiller de cette instruction tout à fait traditionnelle, basée sur des connaissances pratiques. Le fragment cité prouve que tout le savoir littéraire de Mlle de Scudéry résultait de ses démarches autodidactes. Comme toutes les filles nobles, elle a reçu une éducation domestique, différente de celle des garçons, acquise en dehors du système des collèges et de leurs études classiques. En plus, ce qui frappe dans ce passage, c'est l'absence des précepteurs de qualité qui auraient

¹³ Comme l'a remarqué Jean Rousset, la description des traits physiques de Sapho est «autoportrait de la romancière, de ses aspirations les plus personnelles autant et plus que portrait d'un modèle externe». J. Rousset, «Les difficultés de l'autoportrait», *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, mai-août 1969, p. 540.

¹⁴ M. de Scudéry, G. de Scudéry, *op. cit.*, p. 6928.

¹⁵ V. Conrart, *op. cit.*, pp. 254-255.

orienté l'esprit de leur élève vers des connaissances plus approfondies¹⁶. Madeleine de Scudéry n'a certainement étudié ni le latin ni le grec. Il est de même peu probable qu'elle ait acquis des rudiments de l'éducation classique par le biais de son frère Georges, parce que la faible connaissance des langues anciennes de ce dernier était notoire¹⁷. Et, pourtant, malgré son instruction incomplète, elle a réussi à convaincre ses contemporains de la supériorité de ses connaissances, de l'étendue de son esprit et, principalement, de son génie poétique.

Le portrait de Sapho a joué le rôle principal dans cette auto-promotion de l'écrivaine. Principalement, le choix de son surnom est significatif. Indirectement, la romancière s'identifie à la poétesse antique¹⁸. Il semble nécessaire de signaler ici qu'au XVII^e siècle, le nom de Sapho n'avait pas la connotation des amours lesbiennes qu'il a aujourd'hui. La société précieuse connaissait Sapho par l'intermédiaire d'une pièce de Ménandre intitulée *Sappho*, et surtout, de la quinzième *Héroïde* d'Ovide¹⁹. Vue dans cette optique, Sapho était avant tout une poétesse de talent.

Madeleine de Scudéry tenait à établir sa renommée de femme d'esprit à un tel point qu'elle vante son intelligence avec des propos qu'on pourrait qualifier d'arrogants et mégalomanes:

les charmes de son esprit, surpassent de beaucoup ceux de sa beauté: en effet elle l'a d'une si vaste estenduë, qu'on peut dire que ce qu'elle ne comprend pas, ne peut estre compris de personne: et elle a une telle disposition à apprendre facilement, tout ce qu'elle veut sçavoir, que sans que l'on ait presque jamais ouï dire que Sapho ait rien appris, elle sçait pourtant toutes choses²⁰.

La perspicacité d'esprit est accompagnée chez Sapho de connaissances vastes et approfondies:

Sapho a veü tout ce qui est digne de l'estre: et elle s'est donné la peine de s'instruire de tout ce qui est digne de curiosité. Elle sçait de plus, joüer de la Lire, et chanter: elle dance aussi de fort bonne grace: et elle a mesme voulu sçavoir faire tous les Ouvrages où les Femmes qui n'ont pas l'esprit aussi eslevé qu'elle, s'occupent quelquesfois pour se divertir. Mais ce qu'il y a d'admirable, c'est

¹⁶ Par exemple, la jeune Marie de Chantal, future marquise de Sévigné, elle aussi orpheline élevée par des parents, a eu comme enseignant Gilles Ménage, le célèbre grammairien et érudit.

¹⁷ Jean Chapelain, ami des Scudéry, a présenté Georges de Scudéry de la manière suivante: «Il a peu de connaissances des langues anciennes. Pour la sienne, il la parle assez purement. Son principal mérite est dans son naturel qui est beau, et s'il était réglé par le jugement et soutenu par le savoir, il a une vigueur qui ne le laisserait pas entre les hommes ordinaires». J. Chapelain, «Liste de quelques gens de lettres vivant en 1662», [dans:] *idem, Opuscules critiques*, A. Hunter, Droz, Paris 1936, reprint Droz, Genève 2007, p. 419.

¹⁸ Cette pensée est développée par Nicole Boursier dans son article, *idem*, «Autour de Madeleine de Scudéry: Portraits», [dans:] U. Döring, A. Lyroudias, R. Zaiser (dir.), *Ouverture et dialogue: mélanges offerts à Wolfgang Leiner*, Günter Narr Verlag, Tübingen 1988, pp. 53–65.

¹⁹ Cf. H. Krief, *La Sapho des Lumières*, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 2006, p. 8.

²⁰ M. de Scudéry, G. de Scudéry, *op. cit.*, p. 6905.

que cette Personne qui sçait tant de choses differentes, les sçait sans faire la sçavante: sans en avoir aucun orgueil; et sans mespriser celles qui ne les sçavent pas²¹.

Si Mlle de Scudéry accentue l'excellence du savoir de Sapho, c'est pour faciliter son intégration complète dans les cercles d'écrivains masculins. Cette insistance, toutefois, risquait d'avoir l'effet opposée. Ses prétentions intellectuelles pouvaient facilement être raillées: il aurait suffi qu'on la qualifie de femme savante. En effet, dans les salons, les romans servaient à nourrir les conversations et les jeux d'esprit mais, en général, le rôle de femmes se bornait à exprimer leur avis ou, au mieux, à prendre partie dans les querelles littéraires²², et non à participer activement à la création des textes. Mlle de Scudéry se déclare partisane d'une exclusion des dames des cercles d'auteurs:

n'y a rien de plus incommode, que d'estre bel Esprit; ou d'estre traité comme l'estant, quand on a le coeur noble, et qu'on a quelque naissance. (...) dès qu'on se tire de la multitude, par les lumieres de son esprit, et qu'on aqiert la reputation d'en avoir plus qu'un autre, et d'escrire assez bien en Vers, ou en Prose, pour pouvoir faire des Livres, on pert la moitié de sa Noblesse, si l'on en a (...). En effet, on vous traite tout autrement; et l'on droit que vous n'estes plus destiné qu'à divertir les autres: et qu'il y a une Loy qui vous oblige à escrire tousjours des choses de plus belles en plus belles, et que dès que vous n'en voulez plus escrire, on ne vous doit plus regarder²³.

En effet, la place des femmes dans la vie intellectuelle et sociale de la première moitié du XVII^e était des plus délicates. D'un côté, elles jouaient un rôle de premier plan dans les salons, en y influençant directement l'évolution des mœurs et des modes littéraires. Le domaine des bienséances et de la galanterie leur étaient soumis. De l'autre côté, la même bienséance exigeait leur effacement et la reconnaissance de la supériorité masculine dans le champ de la créativité artistique. Traditionnellement, les femmes devaient briller surtout par leurs qualités morales: modestie, chasteté ou douceur. Les prétentions savantes risquaient de les «masculiniser», leur faisant ainsi perdre leurs attraits féminins. Madeleine de Scudéry était pleinement consciente des rôles attribués à son sexe. Pour cette raison, elle proteste énergiquement contre l'étiquette de femme savante:

on ne sçauroit me faire un plus sensible despit, que de me traiter en Fille sçavante²⁴

et elle explique son aversion en reprenant le raisonnement typiquement masculin:

il estoit presque impossible, qu'une Femme pût estre sçavante sans estre ridicule: ou du moins incommode, ou peu agreable²⁵.

Sapho n'est pas savante, mais c'est une femme pleine d'esprit et, avant tout, modeste:

²¹ M. de Scudéry, G. de Scudéry, *op. cit.*, p. 6907.

²² Cf. R. Lathuillère, *La Préciosité*, Droz, Genève 1966, p. 656.

²³ M. de Scudéry, G. de Scudéry, *op. cit.*, p. 6939.

²⁴ *Ibidem*, p. 6943.

²⁵ *Ibidem*, p. 6948.

Sapho sçache presque tout ce qu'on peut sçavoir, elle ne fait pourtant point la sçavante: et que sa conversation est naturelle, galante, et commode²⁶.

En contrepartie de Sapho, la romancière montre Damophile, une savante affectée, qu'elle dénonce avec véhémence:

Damophile non seulement parle en stile de Livre, mais elle parle mesme tousjours de Livres: et ne fait non plus de difficulté de citer les Autheurs les plus inconnus, en une conversation ordinaire, que si elle enseignoit publiquement dans quelque Accademie celebre²⁷.

Ce qui n'est pas acceptable chez Damophile, c'est la manifestation ostentatoire de ses connaissances, qui la rend inacceptable dans la société mondaine. L'érudition des femmes doit être subordonnée à la modestie, qualité primordiale et essence même du comportement bienséant attendu du beau sexe. Sapho, bien qu'elle surpasse son entourage masculin par ses capacités:

songe tellement à demeurer dans la bien-seance de son Sexe, qu'elle ne parle presque jamais que de ce que les Dames doivent parler: et il faut estre de ses Amis tres particuliers, pour qu'elle advouë seulement qu'elle ait appris quelque chose (...) ²⁸.

Dans aucun cas une mondaine ne peut reconnaître, sans perdre sa réputation, avoir du savoir approfondi et une activité intellectuelle égalant celle de ses homologues masculins. Toutefois, elle peut suggérer discrètement qu'elle en a:

mais quoy qu'elle dist tousjours qu'elle n'entendoit rien aux choses dont il parloit, elle le disoit comme une Personne qui les entendoit mieux que celui qui se mesloit de les vouloir enseigner²⁹.

Sapho, en femme d'esprit exemplaire, se garde de faire étalage de ses connaissances et dons littéraires. Sa discrétion est récompensée par l'admiration, l'estime et l'acceptation de son entourage. Il faut aussi remarquer que, quoiqu'une mondaine doive simuler une certaine ignorance ou incertitude intellectuelle, ces traits ne doivent jamais être réels. Au contraire,

il y a mille agreables connoissances qu'une Femme peut avoir sans sortir de la modestie de son Sexe, pourveu qu'elle en use bien, je souhaiterois de tout mon coeur, que toutes les Femmes fussent moins paresseuses qu'elles ne le sont³⁰.

Mlle de Scudéry est partisane d'une attitude modérée, intermédiaire entre formation intellectuelle poussée et formation inexistante:

je sois ennemie declarée de toute Femmes qui font les sçavantes, je ne laisse pas, de trouver l'autre extremité fort condamnable: et d'estre souvent espouvantée de voir tant de Femmes de qualité avec une ignorance si grossiere, que selon moy elles deshonnorent nostre Sexe³¹.

²⁶ *Ibidem*, p. 6923.

²⁷ *Ibidem*, p. 6924.

²⁸ *Ibidem*, p. 6908.

²⁹ *Ibidem*, p. 6934.

³⁰ *Ibidem*, p. 6979.

³¹ *Ibidem*, p. 6970.

Sapho souligne que la vie de retraite qu'on impose aux femmes leur laisse du temps qu'elles devaient consacrer à l'étude et, en vraie moralisatrice, elle précise le savoir qui convient aux femmes:

Sapho, qu'il y a certaines Sciences que les Femmes ne doivent jamais apprendre: et qu'il y en a d'autres qu'elles peuvent sçavoir, mais qu'elles ne doivent pourtant jamais avoüer qu'elles sçachent (...) Joint qu'il y a mille agreables connoissances, dont il n'est pas necessaire de faire un si grand secret: en effet on peut sçavoir quelques Langues Estrangeres; on peut avoüer qu'on a leü Homere, Hesiodé, et les excellens Ouvrages de l'illustre Aristhée, sans faire trop la sçavante: on peut mesme en dire son advis d'une maniere si modeste, et si peu affirmative, que sans choquer la bien-seance de son Sexe, on ne laisse pas de faire voir qu'on a de l'esprit, de la connoissance, et du jugement³².

Ainsi, Madeleine de Scudéry, sans vaine polémique, avec modération et discrétion, ouvre aux femmes des horizons intellectuels nouveaux. Elle leur propose une formation appropriée, exempte de toute érudition excessive et de l'affectation, basée sur le bon sens, le naturel et le respect des normes sociales de l'époque. Madeleine de Scudéry, en présentant en Sapho un amalgame de son autoportrait et de ses aspirations et rêves, brosse un idéal de l'honnête femme où la féminité se confond avec la pudeur et la réserve. Son féminisme était tellement modéré qu'il n'offensait pas les lois de la politesse mondaine et lui assurait des hommages universels.

Quelques critiques³³ mis à part, Mlle de Scudéry a été appréciée et admirée de ses contemporains. En 1671, son *Discours de la gloire* a été couronné du prix de l'éloquence de l'Académie française, attribué pour la première fois. On a même débattu de son admission à cette institution³⁴ pour la qualité de ses ouvrages³⁵. En 1684, elle a été reçue à l'Académie des *Ricovrati* de Padoue.

³² *Ibidem*, pp. 6974–6975.

³³ Principalement Nicolas Boileau et Tallemant des Réaux.

³⁴ D. Haase-Dubosc, «Intellectuelles, femmes d'esprit et femmes savantes au XVII^e siècle», [dans:] N. Racine, M. Trebitsch (dir.), *Intellectuelles: du genre en histoire des intellectuelles*, Complexe, Bruxelles 2003, p. 64.

³⁵ Œuvres de Mlle de Scudéry:

— 1641: *Ibrahim ou l'Illustre Bassa*, Antoine de Sommaville, Paris, 4 vol.

— 1642: *Les Femmes Illustres, ou Harangues héroïques*, Sommaville et Courbé, Paris.

— 1649–1653: *Artamène ou le Grand Cyrus*, Augustin Courbé, Paris, 10 vol.

— 1654–1660: *Clélie, Histoire romaine*, Augustin Courbé, Paris, 10 vol.

— 1661: *Célinte, Nouvelle Première*, Augustin Courbé, Paris.

— 1667: *Mathilde d'Aguilar*, Martin, Paris.

— 1669: *La Promenade de Versailles, dédiée au Roy, suivie de Celanire*, Barbin, Paris.

— 1671: *Discours de la gloire*, P. Le Petit, Paris.

— 1680: *Conversations sur divers sujets*, Barbin, Paris, 2 vol.

— 1684: *Conversations nouvelles sur divers sujets*, Paris, Barbin, 2 vol.

— 1686: *Conversations morales*, Sur le Quai des Augustins, Paris, 2 vol.

— 1688: *Nouvelles conversations de morale*, Vve Mabre-Cramoisy, Paris, 2 vol.

— 1692: *Entretiens de morale*, Anisson, Paris, 2 vol.

L'éloge suprême de l'écrivaine a été donné par Pierre-Daniel Huet qui, dans son *Traité sur l'origine du roman*, a immortalisé sa carrière littéraire de ces propos pleins de révérence:

L'on n'y vit pas sans étonnement [les romans] qu'une fille, autant illustre par sa modestie que par son mérite, avait mis au jour sous un nom emprunté; se privant si généreusement de la gloire qui lui était due, & ne cherchant sa récompense que dans sa vertu: comme si lors qu'elle travaillait ainsi à la gloire de notre nation, elle eût voulu épargner cette honte à notre sexe. Mais enfin le temps lui a rendu la justice qu'elle s'était refusée, & nous a appris que (...) le *Grand Cyrus* & *Clelie* sont les ouvrages de Mademoiselle de Scudéry³⁶.

Pierre-Daniel Huet a rendu hommage à Madeleine de Scudéry, la saluant comme écrivaine, servant par ses romans la gloire de la nation. Par là même, en proclamant l'estime générale qui entourait Mlle de Scudéry, il la montrait comme une femme de lettres accomplie, dont les qualités de plume surpassent celles de ses collègues masculins. Tacitement, Huet approuve la stratégie qu'elle avait adoptée, cette stratégie basée sur l'exclusion volontaire du cercle des auteurs-hommes, dictée par le respect des valeurs sociales mondaines imposant aux femmes une modestie intellectuelle absolue. Paradoxalement, c'est justement cet effacement qui a mené Madeleine de Scudéry à une inclusion complète, allant jusqu'à son élévation au sommet de la société précieuse.

PORTRAIT OF SAPPHO BY MADEMOISELLE DE SCUDÉRY OR INCLUSION THROUGH EXCLUSION

Summary

In the 17th century, Mademoiselle de Scudéry, because of her sex, lack of wealth and tarnished name, did not occupy any significant place among the writers and the elite salons of Paris. However, she won the admiration and respect of her contemporaries by skilfully combining the promotion of her intellect with far-reaching modesty. She was highly appreciated by the literary circles for publishing her own book under her brother's name and thus observing the rule concerning female propriety. Portraying herself as Sappho in the novel *Artamène ou le Grand Cyrus*, Mademoiselle de Scudéry presented herself as an outstanding intellectual, but at the same time she strongly dissociated herself from the bluestockings who publicly demonstrated their knowledge. She believed that no woman should do things reserved for men. If she had such predispositions, she should do so discreetly, without questioning the traditional division of social roles. Mademoiselle de Scudéry's attitude was greatly appreciated by 17th century critics and readers.

Key words: Mlle de Scudéry, *Artamène ou le Grand Cyrus*, 17th century French novel, Sappho's portrait, women intellectuals

³⁶ P.-D. Huet, «Traité de l'origine des Romans», [dans:] C. Esmein, *Poétiques du Roman*, Champion, Paris 2004, p. 534.